

du Hainaut sous les Bavière-Straubing (p. 237-252), en retraçant l'évolution dynastique et politique de cette principauté depuis l'entrée en scène de Marguerite d'Avesnes comme héritière dès 1345 jusqu'à la prise de possession définitive des trois comtés par Philippe le Bon à l'issue du traité de La Haye (1433), en passant par les difficultés croissantes entre Marguerite et son fils Guillaume (III), la démenche précoce du nouveau comte qui exige son placement en résidence forcée, la longue régence exercée par son frère cadet Aubert qui s'aliène pendant un temps une partie de la noblesse hainuyère, le rapprochement stratégique opéré avec la Maison de Bourgogne qui débouchera sur le double mariage de 1385, les intérêts communs entre les deux familles sous Guillaume IV avant que la disparition de ce dernier ne crée une situation particulièrement complexe pour son unique héritière, sa fille Jacqueline. En examinant les séjours en Bavière des membres de la lignée et, en parallèle, les passages de leurs homologues « allemands » et l'envoi d'ambassades et de messagers en Hainaut, L. Nys pointe entre *Le Hainaut des Bavière-Straubing et l'Empire* (p. 253-271) la présence de liens de plus en plus distendus, surtout à partir du dernier quart du XIV^e siècle lorsque le comte Aubert fait choix de s'établir dans ses contrées occidentales et, à l'instar des ducs Philippe le Hardi et Jean sans Peur, tourne plus volontiers ses regards vers Paris. Enfin, dans son étude *Art et vie de cour en Hainaut sous les Bavière-Straubing* (p. 305-378), le même auteur parvient à recréer le « cadre de vie » des résidences comtales hainuyères (Le Quesnoy, Bouchain, Binche, Mons, Ath) à la lumière des (quasi) seuls témoignages qui nous sont parvenus à travers les mentions d'archives. Tour à tour, le mobilier, la peinture sur panneau de bois, la peinture murale, la sculpture, l'art du vitrail, les draps de parement et les tapisseries, les pièces d'orfèvrerie et d'argenterie, l'art du vêtement et de la broderie sont passés en revue ; ils livrent l'image – certes incomplète en raison des cruelles pertes subies par le Hainaut au cours de son histoire – d'une cour qui aura surtout recouru à des artistes « régionaux », principalement établis à Mons et Valenciennes. Au final, cet ouvrage permet de resituer les Bavière-Straubing au sein de leur époque et des territoires sur lesquels s'exerçait leur autorité au cœur des enjeux européens, entre Empire, France et Angleterre. – G.D.

☞ *Remises en jeux. Les représentations littéraires des jeux au Moyen Âge*, éd. M.-M. CASTELLANI, M. MARCHAL, Bien dire et bien apprendre. *Revue de Médiévisitique*, t. 39, Lille, 2024.

¶ La livraison 2024 de *BDBA*, comme appellent cette revue, désormais thématique, tous ceux qui la connaissent bien, comprend un riche ensemble d'études portant sur la représentation des jeux dans la littérature médiévale, textes auxquels viennent s'ajouter des varia non moins fournis. Le Centre y est représenté par trois de ses membres. M. Kamin s'intéresse tout d'abord au *Jeu de la paulme moralisé*, une allégorie à prétention didactique par la moralisation de la pratique ludique composée en 1435, accessible seulement sous forme manuscrite (BRUXELLES, KBR, mss 9390, 11120-11122 et MADRID, BNE, ms. 09490) – il en prépare l'édition avec M. Cavagna –, dans laquelle l'auteur, qui se désespère d'avoir, sa vie durant, négligé le Tout-puissant au profit du jeu de paume, entend « esli[re] le jeu de l'estuef espirituel et convertir sa passion au service de Dieu », faire des émules auprès des plus humbles, susceptibles de mieux appréhender la foi par le biais d'un propos allégorique où les règles de la théologie morale et celles du jeu de paume sont comparées, et de s'acheminer ainsi vers la vertu. M. Marchal, quant à lui, étudie *Les jeux et les exercices corporels dans les romans de chevalerie du fonds Wavrin*, soit les quinze textes contenus dans onze manuscrits – BRUXELLES, KBR, mss 9631 (*Gérard de Nevers*), 9632-9633 (*Paris et Vienne, Apollonius de Tyr*), 10238 (*Histoire des seigneurs de Gavre*) ; CHANTILLY, Bibl. Musée Condé, ms. 652 (*Othovyen*) ; GAND, UB, ms. 470 (*Olivier de Castille*) ; LILLE, BM, ms. God. 50 (*Chastellain de Coucy, Gilles de Chain*) ; PARIS, BnF, mss fr. 9343-9344 (*Buscalus*), 11610 (*Roman du comte d'Artois*), 12566 (*Florimont*), 12572 (*Jehan d'Avesnes, La fille du comte de Ponthieu, Saladin*) – enluminés au milieu du XV^e siècle par le Maître lillois dit de Wavrin, nom de convention issu de celui de son principal commanditaire, le chroniqueur Jean de Wavrin (ca 1400-1477). À une analyse des dénominations lexicales du jeu, en particulier des paradigmes des verbes *jouer* et *esbatre*, permettant à l'auteur de broser un panorama des activités ludiques décrites dans les romans, tant des jeux de tactique et de stratégie, que des activités sportives ou encore des plaisirs de cour, succède, afin de montrer les interactions texte/image, l'examen de miniatures du Maître de Wavrin où le jeu est particulièrement mis en exergue. L'activité ludique y apparaît comme

le complément naturel de la formation intellectuelle durant les années d'apprentissage des héros, parangons des nobles bourguignons du temps. Parmi les varia du volume, la contribution de J. Devaux, à la riche iconographie, s'offre de montrer comment l'historiographie bourguignonne se trouve représentée au sein du fonds ancien de la Bibliothèque municipale de Lille, sous forme manuscrite comme imprimée. L'on retiendra, parmi d'autres : un des quatre exemplaires de luxe du *Temple de Bocace*, de G. Chastelain (LILLE, BM, ms. 336), qui est aussi l'un de ses plus anciens témoins et qui a appartenu à Jean Martin, valet de chambre, garde des bijoux, puis premier sommelier de corps du duc Philippe le Bon ; sept des dix-sept copies manuscrites du XVI^e siècle des *Chroniques* de J. Molinet, dont, en particulier, deux volumes (les mss 339 et Godefroy 51) ornés des célèbres moulinets et probablement réalisés dans l'entourage de l'indiciaire, peu après sa mort, que l'A. rapproche du ms. 10385 de la KBR, détruit en 1914 – il en édite les textes introductifs en annexe à son article ; un exemplaire de l'édition en trois volumes, datée de 1518 et réalisée dans l'officine de François Regnault, de la *Chronique* d'E. de Monstrelet (LILLE, BM, Fonds patrimonial, 43902) ; deux représentants de la première édition (1561), tardive, des *Mémoires* d'O. de La Marche, conçue par Denis Sauvage et produite par l'imprimeur lyonnais Guillaume Rouillé (LILLE, BM, Fonds patrimonial, 16967-16968, 65265-65266). – A.M.

☞ F. VERATELLI, coll. E. GHETTI, *Jan van Beyghem. Un caravaggesco tra le Fiandre, Roma e l'Emilia*, Rimini, 2020.

¶ La péninsule italienne a exercé un attrait particulier sur les peintres des Pays-Bas entre le XV^e et le XVII^e siècle. En même temps, la maîtrise des *fiamminghi* y était très appréciée, de sorte qu'ils séjournèrent souvent plus longtemps en Italie, voire s'y installèrent définitivement. Un exemple moins connu est celui de Jan (*Johannes*) van Beyghem (1601-1654), originaire de Malines, qui a vécu pendant la première moitié du XVII^e siècle et a bâti la plus grande partie de sa carrière à Ferrare, dans le nord de l'Italie. F. Veratelli, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Parme, lui a consacré une monographie passionnante. L'œuvre conservée attribuable avec certitude à Jan van Beyghem est limitée : neuf œuvres dans le catalogue inclus dans l'étude de Veratelli. Il s'agit essentiellement d'œuvres religieuses, fortement influencées dans leur forme par l'art du Caravage (1571-1610), qui a connu une grande popularité de son vivant et peu après sa mort. Dans les sources historiques, également transcrites dans le livre de F. Veratelli, van Beyghem est mentionné relativement souvent (du moins pour l'époque). Il est né le 18 octobre 1601 dans la paroisse Saint-Rombaut de Malines, sixième enfant de Cornelis van Beyghem, un diamantaire, et d'Anna van den Hoye. Cornelis avait eu pour précédente épouse Marie Bol, sœur du célèbre peintre Hans Bol (1534-1593). Jan est inscrit à la guilde de Saint-Luc de Malines à partir du 1^{er} janvier 1613, en tant qu'apprenti dans l'atelier de Melchior van Avont (1592-1619). En 1635, Jan van Beyghem apparaît pour la première fois dans des sources à Ferrare, sous le nom de Giovanni Cappelli – probablement une référence à Kapelle-op-den-Bos près de Malines, d'où les van Beyghem pourraient être originaires. Il vivait alors à Ferrare depuis une dizaine d'années. Apparemment, les choses allaient bien pour le peintre. Il avait son propre atelier, travaillait pour d'importants ordres religieux de la ville et y possédait plusieurs maisons. Il s'est marié trois fois et a laissé deux filles à sa mort, en 1654. Comment Jan van Beyghem est-il arrivé de Malines à Ferrare ? Selon F. Veratelli, le cardinal Guido Bentivoglio (1579-1644) a joué un rôle essentiel dans ce déplacement. Bentivoglio fut nonce apostolique à la cour des archiducs Albert et Isabelle à Bruxelles, de 1607 à 1615. En cette qualité, il séjourna régulièrement à Malines, où il semble avoir entretenu des contacts avec la famille van Beyghem. Il est possible que Bentivoglio, amateur d'art, se soit occupé du jeune Jan, devenu orphelin à l'âge de trois ans. Le cardinal a peut-être emmené le peintre en formation à Rome à la fin de sa nonciature et l'a ensuite conduit à Ferrare, ville dont il était lui-même originaire. Dans son livre, F. Veratelli associe à plusieurs reprises l'œuvre de Jan van Beyghem à celle de collègues caravagesques, tels que Simon Vouet (1590-1649), Gerchain (1591-1666) ou José de Ribera (1591-1652). Ces comparaisons sont rarement en faveur de van Beyghem. Néanmoins, ce peintre méritait certainement l'attention que lui a accordée cette belle étude. – S.M.

☞ *Guerre et paix en Champagne à la fin du Moyen Âge. Autour du traité de Troyes*, éd. A. BAUDIN, V. TOUREILLE, J.-M. YANTE, [Heule], 2023.